

Andromaque ou la guerre de Troie n'aura plus lieu

Odile Dussud

« La révélation d'*Andromaque*, pour les contemporains, écrit Georges Forestier, fut celle de la tragédie de la violence, des larmes et de la faiblesse héroïque⁽¹⁾ ». Le peu de résistance au déchaînement des passions étonnait chez les héros d'une tragédie galante. Le personnage de Pyrrhus surtout, tout à tour tyran cruel et amoureux soumis, dérouta une partie du public lettré. Les acteurs de l'Hôtel de Bourgogne jouèrent la fureur de façon paroxystique : Mondory, créateur d'Oreste, en mourut, dit-on, d'apoplexie et la Champmeslé interpréta avec tant de feu les emportements d'Hermione que, d'après l'hypothèse ingénieuse de G. Forestier, Racine supprima le retour d'Andromaque à l'acte final, afin de ne pas nuire au crescendo de la fureur⁽²⁾. Les grandes actrices du XVIIIe siècle, Adrienne Lecouvreur, Mlle Clairon, ou la Dumesnil, célèbres pour leur énergie et la passion de leur jeu, continuent à faire de la princesse grecque le personnage marquant de la pièce⁽³⁾. Andromaque, elle, échappe à la violence générale : son amour conjugal et maternel, ses malheurs excitent de doux sentiments chez les spectateurs du temps, comme si le charme que cette jeune veuve et mère exerce sur Pyrrhus agissait aussi sur le public. Le rôle fut créé par la Du Parc, dont le gazetier Robinet relève d'abord la séduction : « des Humains grande tentatrice, [...] Par qui le Petit Dieu Porte-Arc, / Qui lui sert de fidelle Escorte, / Fait des Siennes d'étrange sorte⁽⁴⁾. » Au XVIIIe siècle, le caractère « élégiaque », plaintif et touchant du personnage est encore accentué par Mlle Gaussin, une actrice « tendre, naïve & pathétique », « inimitable dans les rôles de sentiment » et « qui a toujours fait autant d'amans qu'elle a eu de spectateurs »⁽⁵⁾.

Andromaque est-elle seulement cette victime douce et malheureuse que les représentations de l'époque donnent à voir ? Veuve fidèle et mère angoissée, est-elle vraiment dépourvue de violence ou de cruauté ? Surtout, sa force réside-t-elle dans ses seules larmes ? L'examen d'une scène capitale pour le dénouement de la pièce, celle où Andromaque finit par retourner la décision prise par Pyrrhus de livrer Astyanax aux Grecs, révèle de la part de ce personnage, me semble-t-il, une admirable maîtrise rhétorique qui explique mieux la force et la sagesse dont elle fera preuve après la mort de son nouvel époux, une fois opéré son propre retournement et devenue reine de Buthrot. Force de persuasion, lucidité dans la réflexion et courage dans la décision d'autant plus importants, à mon sens, que ces qualités de dirigeant lui donnent la capacité d'envisager et d'instaurer un nouvel ordre civil, mettant hors jeu la violence d'une guerre dont les horreurs ont trop longtemps dominé. C'est ce que je vais maintenant m'efforcer de démontrer, stimulée par les travaux de Gilles Declercq et, plus encore, par la brillante analyse que Francis Goyet a fait des lieux de la pitié dans

Athalie⁽⁶⁾.

Andromaque s'était laissée emportée par le ressentiment et Astyanax semblait perdu

Andromaque avait ironiquement et avec mépris écarté la possibilité de recevoir l'amour de Pyrrhus si son enfant était refusé aux Grecs et elle avait renvoyé le roi à ses devoirs envers Hermione⁽⁷⁾. Profitant de l'aveu que Pyrrhus lui avait fait de ses souffrances d'amour et des remords qui le tourmentaient au souvenir des atrocités commises, elle lui avait encore une fois violemment et cruellement reproché le sac de Troie et les torts de son père, meurtrier d'un mari héroïque et toujours aimé⁽⁸⁾ : montrant par là une belle capacité à punir et à rendre systématiquement les coups. Elle avait habilement conclu par l'évocation sa propre mort et de la douce réunion de famille qui s'ensuivrait, au cas où Astyanax serait tué, ce qu'elle prétendait accepter plutôt que d'adoucir son cœur envers Pyrrhus. Image doublement cruelle pour un amant, par l'idée insupportable d'une séparation physique d'avec l'aimée et par la jalousie inévitablement provoquée : poursuivie et développée, cette vision aurait pu conduire Pyrrhus à renoncer à son projet. Aussi le roi avait-il précipitamment interrompu le dialogue⁽⁹⁾. La colère d'Andromaque, indiquée deux fois dans cette scène,⁽¹⁰⁾ marquait trop clairement la haine pour produire chez Pyrrhus un sentiment de pitié, ou susciter en lui un espoir de rapprochement qui l'engagerait à abandonner son chantage.

Le roi d'Épire avait compté sur la force de l'instinct maternel pour faire plier sa captive, mais il était sorti profondément blessé de sa visite dans la chambre d'Astyanax : il avait raconté la scène à Phœnix, les yeux et les oreilles encore vibrantes de souffrance. Sans lui jeter un regard, Andromaque avait prononcé des paroles torturantes, qui avaient transformé les baisers à son fils en caresses passionnées à son mari : elle avait joué sous ses yeux l'amour à Hector auquel elle s'était adressé comme s'il avait été dans ses bras, elle n'avait révélé à Pyrrhus l'ardeur amoureuse dont elle était capable que pour l'en mieux priver⁽¹¹⁾. Ces gestes qui, sans témoin, auraient été l'expression d'une émouvante tendresse maritale et maternelle, se teignent, effectués et répétés devant Pyrrhus, d'une sensualité terriblement cruelle, soulignée par la répétition du verbe « embrasser », par l'évocation de la bouche et des yeux et par le rythme haché des alexandrins : aguichage et rejet à la fois. L'emportement, l'aigreur et le désir de faire mal avaient emporté Andromaque et suscité en retour chez Pyrrhus de troubles fantasmes d'humiliation et de pleurs que le récit précédent teintait d'un érotisme à peine voilé et qui, même s'ils redonnaient vigueur à ses désirs, prouvaient aussi la décision d'en finir avec cet amour⁽¹²⁾. La cruauté d'Andromaque lui avait en effet ouvert les yeux : pour elle, il ne serait jamais que l'ennemi haï. Mieux valait rester avec les Grecs et épouser la fille de Ménélas à laquelle il était promis. Mieux valait abandonner Astyanax. Pyrrhus n'en finissait pas d'hésiter et de chercher à justifier⁽¹³⁾ cette décision que Phœnix avait qualifiée sans état d'âme d'« heureuse cruauté », mais qu'il avait, lui, déjà repoussée une fois, affirmant son dégoût des brutalités de la prise de Troie et de sa propre sauvagerie d'alors⁽¹⁴⁾, mais se

sentant repris par l'amour, il avait fini par s'en remettre à son confident. La mort du fils d'Andromaque semblait définitivement fixée.

Échec du plaidoyer devant Hermione : maîtrise des arguments, erreur sur le caractère de la princesse et sur le moment où parler.

La rumeur du prochain abandon de son fils étant parvenue jusqu'à elle, Andromaque s'était alors efforcée de retourner une décision prise par sa faute, en allant supplier Hermione. Sa supplique est habilement argumentée et strictement composée, c'est même un modèle du genre, puisqu'on y retrouve presque dans l'ordre, une abondance de lieux⁽¹⁵⁾ recommandés par Cicéron pour réussir sa plainte. Certains ont été relevés par Francis Goyet dans celle de Clytemnestre en faveur d'Iphigénie. Sans espérer atteindre la rigueur d'analyse de ce grand spécialiste de la rhétorique classique, je vais tenter de reprendre sa méthode pour montrer à la fois la maîtrise oratoire d'Andromaque et son erreur d'appréciation de l'humeur d'Hermione, qui entraîne l'échec de sa tentative.

Andromaque commence par opposer sa prospérité passée à son malheur présent (premier lieu de Cicéron⁽¹⁶⁾), créant aussi par là les conditions de ce que Francis Goyet nomme la pitié sociale⁽¹⁷⁾ : une princesse ne pouvant prendre en pitié que son égale ; elle souligne aussi le plaisir que peut donner le spectacle d'une rivale vaincue .

Où fuyez-vous, Madame ?

N'est-ce point à vos yeux un spectacle assez doux

Que la Veuve d'Hector pleurante à vos genoux ? (III, 4, 858-860)

Mais, erreur, la princesse ne se souciait aucunement à ce moment de sa rivale, que ce soit pour la prendre en pitié ou pour jouir de ses pleurs : elle n'avait qu'une seule pensée, Pyrrhus, et qu'une seule envie, savourer le bonheur retrouvé⁽¹⁸⁾. Aristote souligne l'inutilité des plaintes auprès de « ceux qui se croient au comble de la félicité. Ceux-là, au contraire, vous blessent par leur arrogance⁽¹⁹⁾ » : Racine crée les conditions optimales de l'échec rhétorique d'Andromaque.

La dénégation qui suit

Je ne viens point ici, par de jalouses larmes,

Vous envier un Cœur qui se rend à vos charmes. (III, 4, 861-862)

aurait pu être une bonne façon de capter la bonne volonté de son interlocutrice, si cela n'avait pas rappelé à Hermione ses récentes douleurs de jalousie. La mort d'Hector, qu'Andromaque évoque ensuite,

Par les mains de son Père, hélas ! j'ai vu percer
Le seul où mes regards prétendaient s'adresser.
Ma flamme par Hector fut jadis allumée ;
Avec lui dans la tombe elle s'est enfermée.

(III, 4, 867-870)

correspond bien au deuxième lieu de Cicéron⁽²⁰⁾ mais, malheureusement pour elle, ce rappel du malheur subi met aussi en évidence un fait qu'Hermione voudrait oublier : Pyrrhus n'a pas été séduit par une enjôleuse qui aurait cherché à étendre son pouvoir sur lui, par une rivale dont elle pourrait combattre les manigances⁽²¹⁾, il est tombé spontanément et incompréhensiblement amoureux d'une femme qui n'avait pour lui qu'indifférence, une femme morte à l'amour.

L'évocation de la puissance de l'amour maternel, en appelant à la complicité féminine,

Mais il me reste un Fils. Vous saurez quelque jour,
Madame, pour un Fils jusqu'où va notre amour ;

(III, 4, 871-872)

peut correspondre au septième lieu de Cicéron⁽²²⁾, et celle de la souffrance causée par le danger qui menace son fils, alors qu'elle pensait en faire sa seule consolation, aux sixième et surtout dixième lieux⁽²³⁾.

Mais vous ne saurez pas, du moins je le souhaite,
En quel trouble mortel son intérêt nous jette,
Lorsque de tant de biens qui pouvaient nous flatter,
C'est le seul qui nous reste, et qu'on veut nous l'ôter.

(III, 4, 873-876)

Mais Andromaque ne comprend pas qu'Hermione est avant tout une amante passionnée et une princesse orgueilleuse : ce n'est pas le bonheur familial qu'elle désire, c'est l'amour de Pyrrhus et la gloire d'exercer son pouvoir sur un héros si admirable.

Aussi quand, après s'être écarté de l'argument de la pitié, elle rappelle le service rendu, grâce à elle, par Hector à Héléne menacée et qu'elle affirme le pouvoir des yeux d'Hermione sur Pyrrhus,

Hélas ! Lorsque, lassés de dix ans de misère,
Les Troyens en courroux menaçaient votre Mère,
J'ai su de mon Hector lui procurer l'appui.

Vous pouvez sur Pyrrhus, ce que j'ai pu sur lui.

elle ne suscite pas le sentiment attendu de reconnaissance, elle réveille plutôt le souvenir encore cuisant des moments honteux où Pyrrhus avait délaissé la princesse grecque pour une esclave. Le public le sait, Hermione était trop blessée pour oublier l'injure récente : s'il y avait dette, c'était pour elle une dette de souffrance qu'elle comptait bien faire payer à Andromaque : « Rendons-lui les tourments qu'elle me fait souffrir⁽²⁴⁾ », avait-elle déclaré peu auparavant. La fille d'Hélène était d'autre part trop peu attachée à sa mère, envers laquelle elle entretient plutôt une relation de rivalité constamment déçue, comme elle le dira plus loin⁽²⁵⁾, pour que l'ingéniosité oratoire d'Andromaque soit efficace.

Pourtant la construction d'un raisonnement complexe et elliptique⁽²⁶⁾ fondé sur la comparaison des deux couples Andromaque/Hector et Hermione/Pyrrhus et, implicitement, sur le sentiment habituel de gratitude était habile et témoignait d'un art rhétorique achevé. La fin de la supplique s'était faite aussi dans les règles de l'art : après avoir brièvement réfuté l'argument grec du danger que constituerait Astyanax, et qui aurait pu empêcher de le prendre en pitié, elle avait exprimé sa prière de les laisser s'en aller dans un désert lointain, sur un ton soumis, en évoquant son malheur et ses larmes, ce qui correspond aux quatorzième et peut-être quinzième lieux de Cicéron⁽²⁷⁾ :

Que craint-on d'un Enfant, qui survit à sa perte ?
 Laissez-moi le cacher en quelque Île déserte.
 Sur les soins de sa Mère on peut s'en assurer,
 Et mon Fils avec moi n'apprendra qu'à pleurer.

(III, 4, 881-884)

Andromaque aurait donc dû réussir si elle ne s'était trompée sur l'état d'esprit de son auditrice et sur le moment de la prier, très mal choisi, mais elle ne s'était attirée qu'une réponse ironique et blessante, qui prouvait combien Hermione avait été blessée en particulier par l'affirmation de son pouvoir sur Pyrrhus :

S'il faut fléchir Pyrrhus, qui le peut mieux que vous ?
 Vos yeux assez longtemps ont régné sur son âme.
 Faites-le prononcer : j'y souscrirai, Madame.

(III, 4, 888-890)

Les spectateurs, eux, qui sont au courant du caractère et de l'état d'esprit d'Hermione, sont capables de juger d'avance de l'inutilité de la démarche d'Andromaque et ils éprouvent assurément une pitié redoublée pour celle qui semble avoir définitivement perdu son fils. De fait, l'échec

d'Andromaque aurait été définitif si un heureux hasard, ou peut-être, comme nous le verrons plus loin, l'action de la Providence, ne l'avait mise sur le chemin de Pyrrhus, lui donnant une seconde chance de plaider la cause d'Astyanax.

Rhétorique galante : l'estime à défaut d'inclination

L'entreprise est hautement difficile : la rencontre est inopinée, Andromaque doit parler à l'improviste, sans préparer ses arguments. Elle est désespérée par l'échec de sa démarche auprès d'Hermione et répugne de toute manière à adresser la parole à Pyrrhus. Cependant Racine avait pris soin de rappeler au début de la pièce combien cette mère a de ressources dans les situations les plus perdues : inventant une suite aux Troyennes, il a fait en effet raconter à Oreste par quel subterfuge Andromaque était parvenue à sauver son fils de la mort, alors même qu'elle venait vainement de supplier Ulysse pour obtenir sa grâce, trompant ainsi le plus habile de tous les Grecs⁽²⁸⁾.

Poussée par Céphise et par l'urgence de la situation, elle parvient au dernier moment à briser d'un coup sa répugnance et sa fierté, au point même d'entrer en contact physique avec Pyrrhus en se jetant à ses pieds et lui embrassant les genoux. Elle réalise ainsi sans le savoir une scène naguère désirée par le roi, mais contre le pouvoir de laquelle il a eu le temps de se prémunir, nous l'avons vu. Ses paroles ne sont pas moins étonnantes : en un hémistiche, elle se débarrasse de la question de son fils, qu'elle ne nomme plus « fils d'Hector » comme auparavant quand elle s'était adressée à Pyrrhus :

Ah ! Seigneur, arrêtez ! Que prétendez-vous faire ?

Si vous livrez le Fils, livrez-leur donc la Mère.

(III, 6, 905-906)

Elle se concentre ensuite sur l'unique question des sentiments du roi pour elle et des propos passionnés qu'il lui a tenus quelques moments plus tôt. De façon surprenante, ces paroles et toute la discussion qui suit s'inscrivent en plein dans la rhétorique galante de l'époque : la stratégie d'Andromaque consiste en effet à redonner assez d'espoir à Pyrrhus pour retrouver le pouvoir qu'elle avait perdu sur lui et qu'il lui offre à nouveau de protéger son enfant : pour le faire revenir au choix qu'elle avait si hautainement refusé.

Dans ce but, sans plus parler d'Hector ni de son fils, elle établit un espace à deux : « vous » et « moi ». Remarquable est d'ailleurs l'abondance de pronoms sujet de la première personne dans cette scène, par contraste avec celle de sa première discussion avec Pyrrhus.⁽²⁹⁾ L'horreur que lui inspirait les Grecs et le chantage du roi l'avait alors, semble-t-il, fait se retirer brusquement, tandis qu'elle se dévoile désormais et se livre pour redonner force à l'amour de Pyrrhus, qu'elle rappelle explicitement ou implicitement à chaque vers. Elle recourt au vocabulaire et à tous les lieux

communs de la rhétorique amoureuse : appel aux serments passés, à la pitié tout au moins, avec implicite, mais audible dans le contexte galant, l'accusation d'inconstance, supposition insupportable à un amoureux passionné, comme les réactions violentes d'Oreste devant Hermione ou d'Hermione devant Pyrrhus⁽⁹⁰⁾ le montrent ailleurs dans la pièce.

Sa première réplique se clôt sur le motif galant du refus d'aimer en retour comme d'une faute passible de punition, mais aussi sur celui du pardon, accordé si l'amour d'abord refusé devient réciproque ou au moins est agréé : Andromaque indique ici nettement à Pyrrhus qu'elle pourrait recevoir son amour.

Vos serments m'ont tantôt juré tant d'amitié !
Dieux ! N'en reste-t-il pas du moins quelque pitié ?
Sans espoir de pardon m'avez-vous condamnée ?

(III, 6, 907-909)

La suite des arguments pourrait se rendre ainsi :

907 : Il y a quelques heures, vous m'avez juré que vous m'aimiez.

(Or un véritable amour laisse au moins un sentiment de pitié, donc, si votre amour était vrai.)

908 : il devrait rester au moins de la pitié.

(Si vous livrez quand même mon fils, c'est donc que)

909 vous m'avez condamnée (pour avoir refusé votre amour.

Or un véritable amoureux peut pardonner si l'aimée se repent et agrée son amour.)

909 donc si je vous demande pardon, (comme je suis prête à le faire, et si vous m'aimez vraiment,) vous devez me pardonner (et sauver mon fils de la mort).

Au lieu de répondre en son nom, Pyrrhus se réfugie derrière Phœnix et la parole donnée, preuve qu'il commence à être ébranlé.

Phœnix vous le dira, ma parole est donnée.

(III, 6, 910)

Cette reculade s'attire une réponse légèrement ironique et en même temps flatteuse, toujours dans la veine galante, puisqu'y apparaît un couple romanesque Vous/Moi opposé aux dangers et à tout le reste du monde :

Vous qui braviez pour moi tant de périls divers !

(III, 6, 911)

Andromaque pointe ici une contradiction : alors que, par amour pour elle – une fois encore, nous pouvons remarquer que le fils n'est pas mentionné – Pyrrhus se disait courageusement prêt à trahir sa promesse de mariage avec Hermione et la Grèce entière, et qu'il y a renoncé, comment pourrait-il hésiter maintenant à briser une nouvelle fois sa parole ? Ce qui revient à dire : « Si votre proposition, votre amour pour moi et votre courage n'étaient pas mensongers, si votre parole n'est pas vaine, prouvez-le en sauvant, comme vous l'aviez dit, mon fils condamné par la Grèce. »

Cet argument un peu agressif ne produit qu'un redoublement de froideur : Pyrrhus réfute l'accusation de mensonge en parlant d'aveuglement, réintroduit Astyanax entre eux et repousse l'espérance que cherche à lui donner Andromaque : quand elle le pouvait, elle n'a pas voulu lui demander même la vie de son fils, c'est donc, il le comprend maintenant, qu'elle refuse par dessus tout de jamais rien lui devoir, qu'elle rejette le moindre lien qui pourrait l'attacher à lui, c'est qu'elle le hait.

J'étais aveugle alors, mes yeux se sont ouverts.
Sa grâce à vos désirs pouvait être accordée.
Mais vous ne l'avez pas seulement demandée.
C'en est fait.

(III, 6, 913-915)

Contre ce « c'en est fait » qui brise irrémédiablement toute relation entre eux, Andromaque renforce pathétiquement la galanterie de son discours et multiplie expressions, équivoques et implicites amoureux. Elle réfute d'abord l'interprétation que Pyrrhus vient de donner de son silence qu'elle explique par l'effet d'une noblesse trop délicate pour s'abaisser à supplier. Elle recourt ainsi habilement au dernier lieu cicéronien de la pitié⁽³¹⁾ : la grandeur dans le malheur marquée par le refus des supplications peut attendrir davantage un cœur noble que l'humiliation et les prières.

Ah ! Seigneur, vous entendiez assez
Des soupirs, qui craignaient de se voir repoussés.
Pardonnez à l'éclat d'une illustre fortune
Ce reste de fierté, qui craint d'être importune.

(III, 6, 915-918)

Mais Andromaque emploie en même temps un autre argument : ce n'est pas uniquement par fierté qu'elle ne lui a pas demandé la grâce de son fils, mais par souci de lui, pour ne pas l'importuner, et dans l'espoir que l'amour qu'il avait pour elle lui ferait comprendre sans mot ce qu'elle désirait. Cette complicité silencieuse de deux âmes éprises est aussi un motif de la littérature galante et la première phrase de ce passage est une formule remarquablement ambiguë, qui pourrait telle quelle,

dans un autre contexte, être une déclaration d'amour. Ambiguïté qui colore de galanterie et de sensualité les deux vers suivants :

Vous ne l'ignorez pas, Andromaque, sans vous,
N'aurait jamais d'un Maître embrassé les genoux.

(III, 6, 919-920)

« Andromaque » : la fière pudeur de cette troisième personne exalte l'abolition de l'orgueil et pointe l'importance de l'humiliation consentie : l'ancienne reine de Troie insinue l'idée qu'elle ressent pour le roi un sentiment particulier qui lui fait abandonner sa hauteur et le supplier. Le terme « soupirs », employé au sens du verbe « soupirer »⁽³²⁾ évoquait déjà la poitrine en mouvement, le souffle tiède. L'emploi de l'expression « embrasser les genoux », au moment où, sans doute⁽³³⁾, Andromaque entoure de ses bras les jambes de Pyrrhus, donne à cette formule de supplication banale et devenue abstraite une sensualité crue et une intense force de séduction : en actrice consommée, malgré sa haine, Andromaque suggère et joue même la tendresse dans ses gestes et dans ses paroles. L'humiliation de la posture se double ainsi d'une humiliation plus intense, que le public de l'époque, habitué à cette rhétorique amoureuse, devait reconnaître immédiatement, avec un mélange de pitié et d'admiration pour le dévouement de cette mère à son fils.

Cette harangue galante aurait pu réussir si, une fois de plus, Andromaque n'avait pas mal jugé du caractère de son auditeur. Pyrrhus se caractérise par sa violence et sa passion amoureuse, mais aussi par sa sincérité, comme elle l'affirmera elle-même par la suite⁽³⁴⁾. Sincérité vis-à-vis des autres et de lui-même : lucide, il ne se fait plus d'illusions sur les sentiments d'Andromaque à son égard, il le confiera à Hermione un moment plus tard⁽³⁵⁾. Aussi réfute-t-il violemment, avec colère, la tendresse mensongèrement suggérée, d'autant plus violemment peut-être, qu'il doit lutter contre la séduction physique. Peut-être son exclamation, « non », s'accompagne-t-elle d'un brusque recul, d'une séparation physique brutale. En tout cas, il revient sur le silence d'Andromaque qu'il explique par une haine intense à son égard, une haine si intense qu'elle a, alors, surpassé l'amour maternel. Il détruit le couple imaginaire formé par les paroles d'Andromaque et montre sa captive exacerbée de ressentiment, seule contre lui d'abord et contre les Grecs. Puis, appelant Phœnix, il se met en route vers Hermione.

Non, vous me haïssez. Et dans le fond de l'âme
Vous craignez de devoir quelque chose à ma flamme.
Ce Fils même, ce Fils, l'objet de tant de soins,
Si je l'avais sauvé, vous l'en aimeriez moins.
La haine, le mépris, contre moi tout s'assemble ;
Vous me haïssez plus que tous les Grecs ensemble.

Jouissez à loisir d'un si noble courroux.

Allons, Phoenix.

(III, 6, 921-928)

Sortie brusque et noirceur exagérée qui sont peut-être en fait une invite à être arrêté et contredit, au moins partiellement, mais qui pour l'oratrice marquent un nouvel échec. La situation paraît à nouveau désespérée. Le nom d'Hector revient alors : Andromaque annonce vouloir « rejoindre » son époux comme après une séparation, sans qu'on sache bien si elle compte le retrouver sur son tombeau ou dans la mort. Mais Céphise veille, en ange gardien plus qu'en suivante. Elle arrête sa maîtresse qui, après un moment de désarroi,

CÉPHISE.

Madame...

ANDROMAQUE,

Et que veux-tu que je lui dise encore ?

Auteur de tous mes maux, crois-tu qu'il les ignore ?

(III, 6, 929-930)

repart une dernière fois au combat dans une longue tirade rigoureusement composée.

Oui, c'est vrai, elle a toutes les raisons de haïr Pyrrhus, qui l'a plongée dans le malheur et la solitude : deuxième et dixième lieux, chez Cicéron, de la topique de la pitié à laquelle revient Andromaque.

Seigneur, voyez l'état où vous me réduisez.

J'ai vu mon Père mort et nos Murs embrasés

J'ai vu trancher les jours de ma Famille entière,

Et mon Époux sanglant traîné sur la poussière,

Son Fils, seul avec moi, réservé pour les fers.

(III, 6, 931-935)

Pyrrhus a tort de le nier, la puissance de l'amour maternel est immense, et sur elle en particulier, puisque la présence de son fils lui fait supporter la vie quand elle aurait dû mourir (par désespoir et peut-être fierté nationale, puisqu'elle est vaincue), par fierté de rang (princesse, elle est esclave) : quatrième lieu de Cicéron⁽³⁶⁾.

Mais que ne peut un Fils, je respire, je sers.

(III, 6, 936)

Admirons au passage l'art racinien de la brièveté et de la formule, qui plaisait tant à Mme Hamano, à laquelle cet article est dédié⁽³⁷⁾.

Un autre motif de consolation était pour elle de penser « quelquefois » que Pyrrhus, qu'elle croyait un héros noble et généreux, protégerait son fils, comme dans le passé Achille avait protégé Priam, (et que tel père, tel fils). Andromaque profite ici de l'ambiguïté d'un modèle paternel dont Pyrrhus lui-même a profité : Achille était Grec et vainqueur d'Hector, quand il s'agissait de justifier la décision de livrer Astyanax à Oreste⁽³⁸⁾, mais aussi rebelle aux ordres injustes qui empiétaient sur ses droits de guerrier et de souverain, quand il s'était agi de refuser le fils d'Hector à ce même Oreste⁽³⁹⁾.

J'ai fait plus. Je me suis quelquefois consolée
 Qu'ici, plutôt qu'ailleurs, le sort m'eût exilée ;
 Qu'heureux dans son malheur, le Fils de tant de Rois,
 Puisqu'il devait servir, fût tombé sous vos lois.
 J'ai cru que sa prison deviendrait son Asile.
 Jadis Priam soumis fut respecté d'Achille.
 J'attendais de son Fils encor plus de bonté.

(III, 6, 937-943)

Or, en livrant Astyanax, Pyrrhus lui enlève ces deux consolations à la fois. La petite lumière dans le malheur qu'était pour Andromaque sa foi en Pyrrhus s'éteint définitivement : ici est donc habilement introduit le sixième lieu de Cicéron⁽⁴⁰⁾, suivi d'une apostrophe pathétique à Hector, qui marque l'indignation et le début de la péroraison.

Pardonne, cher Hector, à ma crédulité.
 Je n'ai pu soupçonner ton Ennemi d'un crime ;
 Malgré lui-même enfin je l'ai cru magnanime.

(III, 6, 944-945)

Désormais, le seul espoir d'Andromaque est dans la mort qui la réunira aux êtres aimés.

Ah ! S'il l'était assez pour nous laisser du moins
 Au Tombeau qu'à ta Cendre ont élevé mes soins,
 Et que, finissant là sa haine et nos misères,

Il ne séparât point des dépouilles si chères !

(III, 6, 947-950)

Andromaque paraît ainsi s'éloigner de la question amoureuse et recourir à la seule pitié et pourtant non : les arguments de sa plainte ont tous une double direction et visent encore à ranimer la flamme de Pyrrhus par un peu d'espoir. En fait, Pyrrhus lui-même était resté dans le registre des discussions galantes : d'après son explication désespérée, la haine avait empêché Andromaque d'accepter son bienfait et aurait même empêché toute reconnaissance : plutôt dévaloriser le service reçu que de ressentir de la gratitude. Outre sa haine, Pyrrhus discernait en elle du mépris pour lui. Haine, ingratitude et mépris, nous retrouvons ici, inversés, les sentiments : inclination, reconnaissance et estime, qui, figurés sous forme de rivières sur la carte imaginée par Clélie dans le roman de Mlle de Scudéry, mènent éventuellement à la tendresse⁽⁴¹⁾. Il semble bien que ce soit cette grille d'analyse, connue de tout le public cultivé de l'époque, qu'utilise Racine pour faire expliquer à Pyrrhus le premier refus d'Andromaque.

C'est aussi selon cette psychologie galante qu'Andromaque raisonne et combat. Elle saisit l'argument que lui a tendu Pyrrhus, volontairement ou non, en parlant d'un mépris, qu'elle peut sincèrement nier. Des trois sentiments menant à la tendresse, l'estime est en effet pour elle le seul qu'elle éprouve à l'égard du roi – elle dira plus loin, nous l'avons vu, « Je sais quel est Pyrrhus. Violent, mais sincère » --, et c'est pour elle la dernière carte à jouer. Toute sa stratégie consiste donc, autant qu'à attirer la pitié, à montrer assez de bienveillance envers Pyrrhus pour qu'il croit à l'estime qu'elle lui déclare, rendant du même coup possible un geste par lequel il la lierait à lui au moyen de la reconnaissance et espérerait l'amener peut-être, plus tard, à une certaine tendresse.

De fait, la première parole d'Andromaque : « Auteur de tous mes maux, crois-tu qu'il les ignore? », peut se comprendre aussi comme, réservée à Pyrrhus, une allusion aux confidences que ce dernier lui a faites sur les remords éprouvés à son égard, ce qui établit sinon un lien de connivence, du moins marque une écoute attentive. De même le récit de ses malheurs concerne cette fois sa propre famille, sa ville et son mari, anéantis par Achille avant l'arrivée de Pyrrhus, dont les méfaits ne sont pas même mentionnés, ce qui change le sens de l'accusation introductrice « Seigneur, voyez l'état où vous me réduisez. » : le reproche ne porte pas sur un passé irrémédiable, mais sur le malheur actuel de la condamnation d'ASTYANAX, encore remédiable. Quand Andromaque mentionne le roi d'Épire, ce n'est plus comme un bourreau, mais comme le maître le plus noble que son enfant pouvait trouver : elle emploie même le terme « heureux » pour exprimer la chance de son fils, exaltant la noblesse de Pyrrhus, digne d'avoir comme esclave ce « fils de tant de rois ».

Noblesse de la lignée, certes, mais surtout noblesse du cœur : bonté et magnanimité, qualités nécessaires à l'estime, d'après Clélie⁽⁴²⁾, et qui devraient mener nécessairement à la décision de sauver ASTYANAX. Elle y insiste longuement en deux points. Elle développe d'abord le parallèle entre Pyrrhus et son père qu'elle avait déjà rapidement établi, avec hauteur, lors de leur première

discussion⁽⁴³⁾. Elle le reprend ici d'une manière très habile, en évoquant clairement la question d'Asryanax dans le premier vers : « J'ai cru que sa prison deviendrait son asile » et en formulant la suite de manière suffisamment équivoque pour suggérer que cela s'applique à son cas à elle et qu'elle s'attendait à être elle-même toujours « respectée » : « Jadis Priam soumis fut respecté d'Achille : / J'attendais de son fils encor plus de bonté. » Une bonté supérieure parce qu'Achille ne bouillait pas du désir de frapper Priam, comme Pyrrhus est tenaillé du désir de posséder Andromaque, que le respect observé jusqu'à présent par le roi à l'égard de sa captive est plus difficile et indique davantage de bonté ? Ces paroles seraient donc un remerciement à Pyrrhus pour la modération conservée jusqu'à ce jour, modération montrée comme un héroïsme aussi valeureux que celui des armes, comme une preuve de cette générosité justement célébrée chez Achille. Or la condamnation d'Asryanax ruinerait tout. Cependant, malgré son apparence méprisante, l'apostrophe à Hector, qui établit un parallèle entre Pyrrhus et l'ancien roi de Troie, est encore implicitement flatteuse pour le prince grec :

Pardonne, cher Hector, à ma crédulité.
 Je n'ai pu soupçonner ton ennemi d'un crime ;
 Malgré lui-même enfin je l'ai cru magnanime.
 (944-945)

Si, dans l'hypothèse d'un refus de Pyrrhus, Andromaque doit en effet se faire pardonner sa crédulité, c'est que sa mauvaise appréhension de l'état d'esprit du roi l'a entraînée à une faute envers son mari mort. Quelle faute, sinon d'estimer après lui un homme moins estimable, au point d'avoir pensé lui confier leur fils et de s'être appêtée peut-être à éprouver une certaine tendresse pour lui ? L'expression « ton ennemi », un peu bizarre, puisqu'Hector était déjà au tombeau à l'arrivée de Pyrrhus, mais habituelle pour parler d'un rival en amour, renforce, à mon sens, cette hypothèse, ainsi que le terme hyperbolique de « magnanime »⁽⁴⁴⁾. Andromaque présente donc à Pyrrhus une sublime image de lui, ainsi qu'un espoir de paix entre eux, d'une entente fondée sur l'estime et la reconnaissance, pourvu qu'il accepte de sauver le fils d'Hector. En cas de refus, c'est une fois de plus l'idée de sa mort et de sa réunion avec son époux, qu'elle lui assène, idée dont elle a déjà pu observer l'efficacité cruelle.

Remarquablement agencée, cette dernière harangue obtient gain de cause : Andromaque se montre oratrice efficace quand elle connaît son auditeur. Phœnix doit sortir et Pyrrhus, vaincu, la supplie à son tour. Il la conjure d'accepter le marché de leur première entrevue, avec une différence notable toutefois : lucidement, il ne réclame plus de lui plaire, seulement qu'elle cesse de le haïr et s'engage à lui. Il est cette fois question de mariage, c'est-à-dire d'une convention qui assure à Pyrrhus la possession physique d'Andromaque et à celle-ci le statut royal.

Je vous le dis, il faut ou périr, ou régner.
Mon cœur, désespéré d'un an d'ingratitude.
Ne peut plus de son sort souffrir l'incertitude.
C'est craindre, menacer, et gémir trop longtemps.
Je meurs, si je vous perds, mais je meurs, si j'attends.

(III, 7, 972-976)

« J'attends » est dépourvu d'objet. Le seul complément qui donne un sens à cette formule elliptique est bien « de vous posséder ». Le désir sexuel irréprensible est implicitement, mais clairement indiqué comme responsable de toutes les fautes que va commettre Pyrrhus, de tous les malheurs qui vont s'abattre sur lui et sur les Grecs.

Je sais de quels serments je romps pour vous les chaînes,
Combien je vais sur moi faire éclater de haines.
Je renvoie Hermione, et je mets sur son front,
Au lieu de ma Couronne, un éternel affront.
Je vous conduis au Temple où son Hymen s'apprête
Je vous ceins du Bandeau préparé pour sa Tête.

(III, 7, 965-970)

Une nouvelle sagesse, un nouvel ordre du monde fondé sur la justice et la paix

Selon les termes de cette nouvelle proposition, Andromaque doit sacrifier sa vertu et surmonter sa répulsion pour Pyrrhus, mais elle obtient la vie de son fils et gagne la royauté, pour elle et pour ses descendants. Quand elle aura accepté, la pièce connaîtra un tournant.

D'un côté les Grecs, présentés depuis le début comme des vainqueurs traumatisés par les horreurs qu'ils ont commises, effrayés d'une vengeance qu'ils savent avoir méritée et qui les poussent à un autre crime encore pire : tuer de sang froid un enfant en pleine paix⁽⁴⁵⁾. Ils sont représentés dans la pièce par Oreste et Hermione. Ces rejetons de héros glorieux, qui rêvent sans y parvenir d'égaliser les prouesses de leurs parents dans une nouvelle guerre de Troie -- Hermione regrette qu'on ne tue pas pour elle aussi volontiers qu'on a tué pour sa mère et Oreste est prêt à mener une seconde guerre de Troie avec Hermione et lui dans les rôles principaux⁽⁴⁶⁾ --, sont de plus en plus enfermés dans un passé de violence, poussés par la fureur de l'amour, substitut de la guerre, à des excès de plus en plus terribles qui finiront par les conduire au meurtre du meilleur guerrier de leur camp et à se détruire eux-mêmes dans la souffrance : leur mort ou leur folie parachèveront ainsi la sauvagerie meurtrière et le désir déréglé légués à leur lignée par leurs ancêtres Atrée et

Thyeste, ainsi que la vengeance de la terrible Vénus, protectrice de l'ancienne Troie saccagée.

De l'autre côté, l'Épire, cette région dont Racine rappelle à plusieurs reprises qu'elle est située aux confins de la Grèce, où Pyrrhus venait de se réfugier à son retour de Troie parce que la ville de ses ancêtres lui avait été ravie, observe une conduite modérée, même après le meurtre spectaculaire de son roi, lui-même le plus modéré des Grecs après en avoir été le plus sauvage. Retenue à laquelle Racine donne comme origine fantasmagorique le geste d'Achille protégeant Priam en pleine guerre malgré sa douleur de la perte de Patrocle, geste plusieurs fois rappelé dans la pièce, nous l'avons vu. L'Épire, lieu d'une alliance nouvelle entre un héros grec vaincu, transformé par l'amour, et une princesse troyenne victorieuse, par amour conjugal et maternel, de ses ressentiments, une alliance plébiscitée et validée par le peuple entier qui continuera à protéger sa reine étrangère après la mort du roi. Lieu d'un ordre nouveau, donc, fondé sur la justice, le renoncement à la vengeance et la mise à l'écart des horreurs de la guerre passée. Lieu de renaissance de la royauté d'Hector, qui comme l'a superbement montré Florence Goyet⁽⁴⁷⁾, représentait, face à l'autorité sans loi d'Agamemnon, l'avenir de la cité grecque en construction, que l'*Iliade* justement s'efforçait de donner à penser.

Mais comment Andromaque a-t-elle pu se transformer en reine sage et responsable de sa cité, elle que nous avons vue jusqu'ici fragile veuve, mère apeurée, certes capable de ruse, habile à la parole, apte à analyser rapidement une situation et à réagir avec pugnacité contre l'adversité, mais aussi toujours au bord de souhaiter la mort, dominée tour à tour par l'affliction, l'angoisse, la colère, la haine et le dégoût ?

Racine montre cette transformation comme un événement presque surnaturel : produit au-delà de la mort par Hector, qui joue quasiment le rôle du fantôme dans les tragédies antiques. Par le pouvoir de décision qu'elle a reconquis, Andromaque se trouve devoir statuer non seulement sur son propre sort et celui de son fils, mais sur celui du roi d'Épire et de tout son peuple, sur la situation internationale même, puisque si Pyrrhus trahit ses engagements envers Hermione et refuse de livrer Astyanax, Ménélas et ses alliés lui déclareront la guerre. Elle est donc déjà dans la position d'un dirigeant, dont le jugement doit être marqué au coin de la sagesse dans les trois étapes inhérentes à toute décision : « peser le pour et le contre » dans la délibération, « se décider en suivant un *logos* ou *ratio* » et « une fois la décision prise, [...] s'y tenir⁽⁴⁸⁾ ». Racine expose ces trois étapes, mais de façon différente : une première réflexion cause chez Andromaque d'un changement radical de perspective, en présence du public ; une autre, qui emporte la décision, a lieu hors scène et elle est rapportée a posteriori ; l'exécution courageuse de la résolution enfin, en partie jouée sur scène à la création de la pièce, est seulement racontée à partir des années 1670.

D'après le nouveau marché qui lui est proposé, Andromaque a le choix entre deux alternatives : périr avec son fils ou le sauver et régner, à condition d'engager sa foi à Pyrrhus et de partager son lit : de faire de lui un « successeur » d'Hector. La première étape de sa réflexion consiste d'abord

en une discussion avec sa suivante. Céphise est favorable au remariage dont, prétendant parler au nom d'Hector – « Lui-même il porterait votre âme à la douceur. » –, elle montre les avantages : fils sauvé, honneur familial sauf en raison de la valeur de Pyrrhus, rang princier retrouvé, courage et dévouement du prince grec, qui change de camp pour elle⁽⁴⁹⁾. Mais elle emploie le mot trop favorable d'« exploits » pour qualifier les faits de guerre du roi d'Épire et cela provoque chez Andromaque une réaction contraire : emportée par son émotion et son imagination, puissance connue pour troubler le jugement, dans une magnifique hypotypose, elle se remémore la cruauté d'Achille et des siens, surtout, elle se représente Pyrrhus tel qu'elle l'a vu pour la première fois : forçant son chemin dans le palais saccagé.

Dois-je les oublier, s'il ne s'en souvient plus ?
Dois-je oublier Hector privé de funérailles,
Et traîné sans honneur autour de nos murailles ?
Dois-je oublier son Père à mes pieds renversé,
Ensanglantant l'Autel qu'il tenait embrassé ?
Songe, songe, Céphise, à cette Nuit cruelle
Qui fut pour tout un Peuple une Nuit éternelle.
Figure-toi Pyrrhus les yeux étincelants,
Entrant à la lueur de nos Palais brûlants,
Sur tous mes Frères morts se faisant un passage,
Et de sang tout couvert échauffant le carnage.
Songe aux cris des Vainqueurs, songe aux cris des Mourants,
Dans la flamme étouffés, sous le fer expirants.
Peins-toi dans ces horreurs Andromaque éperdue.
Voilà comme Pyrrhus vint s'offrir à ma vue,
Voilà par quels exploits il sut se couronner,
Enfin voilà l'Époux que tu me veux donner.

(III, 8, 996-1012)

L'évocation répétitive de la violence, du sang, du feu des cris, le cadre nocturne, exprimé avec insistance, ainsi que, signalée par G. Forestier, la transposition dans les yeux de Pyrrhus de l'éclat que jetaient chez Virgile ses armes de bronze, tout mène à la surimposition courte, brutale et terrifiante de cette nuit d'atrocités sur la future nuit de noces. Consentir au désir de Pyrrhus serait accepter aussi toute sa violence passée et annuler la souffrance des victimes, changer de camp. Plutôt mourir et susciter la vengeance des ressentiments sur la tête du meurtrier :

Non, je ne serai point complice de ses crimes ;
 Qu'il nous prenne, s'il veut, pour dernières Victimes.
 Tous mes ressentiments lui seraient asservis.

(III, 8, 1013-1015)

À ce tableau sanglant des morts du passé, époux, beau-père et frères, auxquels sa maîtresse veut rester fidèle, Céphise oppose en trois mots le spectacle imminent : la mort du jeune fils. Vision qui amène à l'esprit d'Andromaque de manière abrupte, providentielle peut-être, le souvenir des adieux d'Hector, scène homérique touchante aussi appréciée à l'époque que celle d'Achille et Priam : « entretien divin »⁽⁵⁰⁾, assurances d'amour et prière en faveur d'Astyanax, séparés chez Homère, que Racine, peut-être inspiré par le « tableau divin » du baiser au bébé effrayé, condense en un seul discours. Dans les paroles dont se souvient brusquement Andromaque et qu'elle reproduit comme si, en une sorte d'hallucination auditive, elle entendait de nouveau Hector lui parler, l'enfant acquiert un nouveau statut : il devient le gage – le mot est répété deux fois – de la foi amoureuse sanctifiée par l'engagement du mariage, gage précieux à conserver par chacun des époux en souvenir et par fidélité à leur amour. Autre vision de l'amour, donc, qui n'est plus seulement désir ravageur de possession, mais aussi foi, engagement éternel, producteur et protecteur d'une vie qui le perpétue. Autre vision du rôle maternel aussi : jusqu'ici, Andromaque envisageait Astyanax comme un compagnon de malheur, le seul être qui la consolait et qui deviendrait un jour son seul protecteur, à la fois père et époux⁽⁵¹⁾. Or Hector lui demande ici d'être son témoin, sa représentante auprès de leur fils, qu'elle doit nourrir de la mémoire de son père.

Ah ! De quel souvenir viens-tu frapper mon âme !
 Quoi ! Céphise, j'irai voir expirer encor
 Ce Fils, ma seule joie et l'image d'Hector ?
 Ce Fils, que de sa flamme il me laissa pour gage ?
 Hélas ! Je m'en souviens, le jour que son courage
 Lui fit chercher Achille, ou plutôt le trépas,
 Il demanda son Fils, et le prit dans ses bras :
 « Chère Épouse, dit-il en essuyant mes larmes,
 J'ignore quel succès le sort garde à mes armes ;
 Je te laisse mon Fils pour gage de ma foi :
 S'il me perd, je prétends qu'il me retrouve en toi.
 Si d'un heureux hymen la mémoire t'est chère,
 Montre au Fils à quel point tu chérissais le Père. »

(III, 8, 1018-1030)

Selon ce discours, la mort d'Astyanax serait une trahison autrement plus grave que celle du lit de son époux défunt ou des victimes de la guerre. Ce souvenir engendre chez Andromaque une véritable réflexion, où son fils devient l'image de son mari mais aussi de toute une lignée, que son devoir est de conserver vivante. Réflexion contre la haine aussi, ou tout au moins qui exclut Astyanax de la haine qu'elle porte à Pyrrhus : délibération toute aussi affective que la vision hallucinée qui précédait, mais qui se développe par une série d'arguments.

Et je puis voir répandre un sang si précieux ?
Et je laisse avec lui périr tous ses Aïeux ?
Roi barbare, faut-il que mon crime l'entraîne ?
Si je te hais, est-il coupable de ma haine ?
T'a-t-il de tous les siens reproché le trépas ?
S'est-il plaint à tes yeux des maux qu'il ne sent pas ?
Mais cependant, mon Fils, tu meurs si je n'arrête
Le fer que le Cruel tient levé sur ta tête.
Je l'en puis détourner, et je t'y vais offrir ?

(III, 8, 1031-1039)

Pourtant la répulsion physique envers Pyrrhus demeure et ces pensées n'emportent pas encore de décision ferme, mais Andromaque sait désormais selon quel discours se décider.

Allons.

CÉPHISE.

Où donc, Madame ? et que résolvez-vous ?

ANDROMAQUE.

Allons sur son tombeau consulter mon Époux.

(III, 8, 1051-1052)

Hors scène, se produit alors ce que Céphise qualifie de « miracle » : la résolution d'Andromaque, après consultation de son époux, d'épouser Pyrrhus :

Ah ! Je n'en doute point ; c'est votre Époux, Madame,
C'est Hector qui produit ce miracle en votre âme.

Il veut que Troie encor se puisse relever
Avec cet heureux Fils, qu'il vous fait conserver.

(IV, 1, 1053-1056)

Décision réfléchie visant à assurer à Astyanax un protecteur engagé par amour pour Andromaque dans les liens du mariage et de la paternité, mais qui ne connaîtra pas comme l'époux défunt la joie de la vie commune ni même celle de la possession physique. Stratégie raisonnée mise au point avec Hector sur son tombeau, expliquée à Céphise sans pathos, avec une modération nouvelle et remarquable.

Mais son Fils périssait : il l'a fallu défendre.
Pyrrhus en m'épousant s'en déclare l'appui ;
Il suffit. Je veux bien m'en reposer sur lui.
Je sais quel est Pyrrhus. Violent, mais sincère,
Céphise, il fera plus qu'il n'a promis de faire.
Sur le courroux des Grecs, je m'en repose encor :
Leur haine va donner un Père au Fils d'Hector.
Je vais donc, puisqu'il faut que je me sacrifie,
Assurer à Pyrrhus le reste de ma vie ;
Je vais, en recevant sa foi sur les Autels,
L'engager à mon Fils par des noeuds immortels.
Mais aussitôt ma main, à moi seule funeste,
D'une infidèle vie abrégera le reste,
Et sauvant ma vertu, rendra ce que je dois
A Pyrrhus, à mon Fils, à mon Époux, à moi.
Voilà de mon amour l'innocent stratagème ;
Voilà ce qu'un Époux m'a commandé lui-même.

(IV, 1, 1086-1102)

Andromaque est suffisamment sage, maintenant, pour reconnaître en Pyrrhus un amour violent, mais dévoué, sincère et estimable, qui peut faire de lui un second père au fils d'Hector et envers lequel elle se sent redevable de respect. Elle charge Céphise, dont elle est également sûre – « Ta foi, dans mon malheur, s'est montrée à mes yeux » (1079) – , du rôle dont Hector l'avait chargée elle avant de mourir : protéger avec Astyanax toute une lignée royale, passée et future :

J'irai seule rejoindre Hector et mes Aïeux.

Céphise, c'est à toi de me fermer les yeux.

CÉPHISE.

Ah ! Ne prétendez pas que je puisse survivre...

ANDROMAQUE.

Non, non, je te défends, Céphise, de me suivre.

Je confie à tes soins mon unique trésor :

Si tu vivais pour moi, vis pour le Fils d'Hector.

De l'espoir des Troyens seule dépositaire,

Songe, à combien de Rois tu deviens nécessaire.

(IV, 1, 1103-1110)

À Céphise aussi le devoir de la représenter auprès de ce nouvel époux et de l'assurer de son estime, à défaut de son amour.

Veille auprès de Pyrrhus. Fais-lui garder sa foi :

S'il le faut, je consens qu'on lui parle de moi.

Fais-lui valoir l'hymen, où je me suis rangée ;

Dis-lui qu'avant ma mort je lui fus engagée,

Que ses ressentiments doivent être effacés,

Qu'en lui laissant mon Fils, c'est l'estimer assez.

(IV, 1, 1111-1116)

À Céphise, encore et surtout, de jouer auprès d'Astyanax le rôle de mère qu'Andromaque a décidé d'abandonner pour rester fidèle à Hector. La leçon qu'elle lui demande d'enseigner est toute nouvelle, empreinte de grandeur, mais aussi de modestie et de vertu, tournée uniquement vers l'avenir, dégagée de tout ressentiment vis-à-vis des vainqueurs de Troie, de tout esprit de revanche, puisqu'elle compte punir Pyrrhus par son suicide, débarrassant ainsi son fils du devoir de vengeance. Leçon d'amour et de respect du sacrifice de soi pour la lignée ; leçon de réalisme aussi.

Fais connaître à mon Fils les Héros de sa Race ;

Autant que tu pourras, conduis-le sur leur trace.

Dis-lui, par quels exploits leurs noms ont éclaté,

Plutôt ce qu'ils ont fait, que ce qu'ils ont été ;

Parle-lui tous les jours des Vertus de son Père,

Et quelquefois aussi parle-lui de sa Mère.

Mais qu'il ne songe plus, Céphise, à nous venger :
Nous lui laissons un Maître, il le doit ménager.
Qu'il ait de ses Aïeux un souvenir modeste :
Il est du sang d'Hector, mais il en est le reste ;
Et pour ce reste enfin j'ai moi-même en un jour,
Sacrifié mon sang, ma haine, et mon amour.

(IV, 1, 1117-1128)

Dans l'exécution de ce projet, déjà engagée au moment où elle parle, Andromaque se montre tout aussi maîtresse d'elle-même : leurrant Céphise elle-même, elle est parvenue, cette fois, à « déguiser⁽⁵²⁾ » ses sentiments devant Pyrrhus avec suffisamment d'habileté pour qu'il soit « content de [son] cœur » et mette tout en œuvre pour lui assurer à elle la royauté et à Astyanax, la sécurité. Cette heureuse réaction de Pyrrhus justifie la confiance qu'Andromaque lui avait faite et qui avait paru pourtant imprudente à certains spectateurs de l'époque de Racine⁽⁵³⁾. En reine sage et ferme, Andromaque persévère et réussit jusqu'au bout à contrôler ses émotions. Le témoignage de Cléone confirme le calme de la future mariée sur les marches de l'autel :

Andromaque, au travers de mille cris de joie,
Porte jusqu'aux Autels le souvenir de Troie :
Incapable toujours d'aimer, et de haïr,
Sans joie et sans murmure elle semble obéir.

(V, 2, 1445-1448)

Le retour d'Andromaque supprimé à partir de l'édition de 1673, renforçait l'image d'une reine forte et clairvoyante, consciente de ses droits et de ses devoirs, confiante en la justice civile :

Oui, c'est cette Princesse
Deux fois Veuve, et deux fois l'esclave de la Grèce ;
Mais qui jusque dans Sparte ira vous braver tous
Puisqu'elle voit son Fils à couvert de vos coups.
Du crime de Pyrrhus complice manifeste,
J'attends son châtement.

(V, 3, 1505-1510)

et qui avait renoncé à toute vengeance meurtrière envers le nouvel époux auquel elle avait engagé sa foi :

Mais le Ciel m'est témoin,
Que je ne pouvais pas ma vengeance si loin,
Et sans verser ton sang, ni causer tant d'alarmes,
Il ne t'en eût coûté peut-être que des larmes.

(V, 3, 1527-1530)

Une reine forte de l'amour de son peuple, comme le remarque plus loin Pylade :

Aux ordres d'Andromaque ici tout est soumis :
Ils la traitent en Reine, et nous comme Ennemis.

(V, 5, 1631-1632)

Pylade raisonne encore en Grec enfermé dans le passé de la guerre, quand il interprète le désir de venger l'assassinat de Pyrrhus comme une possible continuation de la vengeance d'Hector. Cette interprétation, présentée comme une simple hypothèse, interroge d'ailleurs, à mon sens, plutôt qu'elle n'affirme. Peut-être Racine voulait-il par là susciter une réflexion de la part du public et lui faire découvrir le nouvel ordre instauré par Andromaque et Pyrrhus, ordre de paix, fondé sur la mise à l'écart de la violence déchaînée par la guerre ou les passions, sur la justice qui punit le crime et non plus sur la vengeance. Comme le relève Louis Racine, la mort – providentielle, assurément – du roi guerrier enlève aux Grecs tout sujet de crainte à propos d'Astyanax, trop faible désormais pour jamais relever Troie ou menacer la Grèce : la deuxième guerre de Troie n'aura pas lieu et le prince troyen grandira tranquille. D'après des textes anciens cités par Racine lui-même dans sa préface de 1675 : « sans parler de Ronsard qui a choisi ce même Astyanax pour le Héros de sa *Franciade* : Qui ne sait que l'on fait descendre nos anciens Rois de ce Fils d'Hector, et que nos vieilles Chroniques sauvent la vie de ce jeune Prince, après la désolation de son Pays, pour en faire le fondateur de notre Monarchie ?⁽⁶⁴⁾ » Andromaque, en sauvant ce fils, est donc finalement la véritable fondatrice de la monarchie française. Le caractère inopiné de sa rencontre avec Pyrrhus, l'aspect surnaturel de sa décision suggère sans doute qu'elle était guidée par la Providence, favorable à l'établissement futur de la très chrétienne royauté française. Appuyer sur la prudence, la modération et le désir de justice de la reine n'était-il pas de la part de Racine une louange et un encouragement à la direction que prenait enfin le royaume de Louis XIV, après de cruels troubles civils : le code Louis venait juste d'être promulgué, organisant une justice nationale, la remise en ordre générale, bien entamée par l'administration de Colbert.

Même le théâtre qui, dans la première moitié du siècle, avait reflété la violence des troubles, était désormais purgé de spectacles sanglants : la fureur meurtrière, mise à l'écart dans les récits,

restait pourtant comme une menace prête à fondre en scène sous forme de folie, comme le montrent, à la fin de la pièce, les gesticulations frénétiques d'Oreste. Un ordre ferme, mais juste et mesuré, n'était-il pas dans ce cas un rempart nécessaire ? Peut-être cette pièce n'était-elle pas aussi dénuée de rapport à l'actualité que l'affirme Louis Racine, peut-être la noblesse des sentiments d'Andromaque n'était-elle pas non plus la seule raison du retour d'Andromaque au cinquième acte⁽⁵⁵⁾. Mais cette sagesse modérée pâlisait sur scène, face à l'érotisme des confrontations entre Pyrrhus et Andromaque, et à l'explosion spectaculaire des fureurs d'Oreste et Hermione. Le personnage d'Andromaque, comme le souligne G. Forestier, était trop complexe et trop peu cohérent pour avoir une puissance égale. En dramaturge conscient des contraintes théâtrales et du goût de son public, Racine gomma volontairement cet aspect et sa tragédie devint ainsi pour presque tous les contemporains une pièce de fureur et d'amour. La Fontaine, cependant, avait proposé une autre lecture de la première version, proche de celle que nous venons de faire : les seuls extraits d'*Andromaque* cités dans son *Recueil de poésies chrétiennes* sont la tirade de Pyrrhus refusant de livrer Astyanax en pleine paix, la scène où Andromaque, horrifiée par le souvenir de la ruine de Troie, se souvient des paroles lumineuses d'Hector, les leçons de modération qu'elle demande ensuite à Céphise de transmettre à son fils et les remords d'Oreste après le meurtre de Pyrrhus.⁽⁵⁶⁾

Notes

- (1) Racine, *Œuvres complètes*, édition présentée, établie et annotée par Georges FORESTIER, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, tome I, 1999, p. 1319. Nous nous référerons désormais à cette édition.
- (2) Cf. Racine, *ibid.*, p. 1324. Une anecdote concernant la différence de jeu de ces deux actrices est rapportée dans un périodique du XVIIIe siècle. *Mercur de France*, juin 1740, « II. Lettre sur la Vie & les Ouvrages de Moliere et sur les Comediens de son temps », pp. 1138-1139 : « on prétend qu'elle [Mlle des Œillets] a joué d'original le Rôle d'*Hermione* dans l'*Andromaque* de Racine, que Mlle Champmêlé joua ensuite, en concurrence ; sur quoi on fait dire au feu Roy, dont le goût étoit si sûr en toutes choses, que pour remplir ce Rôle parfaitement, il faudrait que la *Des Oeillets* jouât les deux premiers Actes, & la *Champmêlé* les deux autres ; voulant faire entendre par là, que celle-ci avoit plus de feu, pour faire sentir les emportemens du Personnage représenté dans les derniers Actes de cette Pièce, & l'autre, plus de délicatesse & de finesse ». (Pour lire en ligne les périodiques des XVIIe et XVIIIe siècles, voir le site remarquable de Denis Reynaud, *Le Gazetier universel*. Pour la Gazette de France : <http://gazetier-universel.gazettes18e.fr/periodique/mercure-de-france-1-1724-1778>.) L'équilibre entre la Du Parc et la Des Œillets devait être heureux, puisque Louis Racine signale que le retour d'Andromaque « ne choqua point d'abord les Spectateurs » (*Remarques sur les tragédies de Racine*, Amsterdam et Paris, 1752, p. 193).
- (3) C'était peut-être déjà le cas lors de la création de la pièce, si l'on en juge par le commentaire du gazetier

Robinet, qui, dans une de ses *Lettres à Madame*, du 19 novembre 1667, qualifie Oreste et Hermione des personnages « épisodiques », mais fait de leur fureur la matière principale de sa relation. (James Rothschild, *Les continuateurs de Loret: Juillet 1666-décembre 1667*, Lettres en vers de la Gravette de Mayolas, Robinet, Boursault, Perdou de Subligny, Laurent et autres, tome 2, Demascène Morgand et Charles Fatout, 1882, pp. 1092-93).

- (4) Ce sont les termes que Robinet emploie (*ibid.*, p. 1091), Mlle du Parc mourut peu après et le rôle fut repris en 1670 par Mlle Dennebaut, en même temps que la Chammeslé remplaçait Mlle des Œillets : le personnage d'Hermione allait désormais dominer la pièce pour longtemps.
- (5) *Année littéraire* 1757, tome 1, pp. 71-72 et 1758, tome 8, p. 88 : <http://gazetier-universel.gazettes18e.fr/periodique/annee-litteraire-1-1754-1776>.
- (6) Francis GOYET, « Les “lieux” de la pitié dans *Athalie* », *Styles, genres, auteurs*, n°3, 2003, pp. 91-93. Gilles DECLERCQ, « Poéticité versus rhétoricité : pathos et logos dans les tragédies de Racine », in *Racine et/ou le classicisme*, North American Society for Seventeenth-Century French Literature, Société Racine, Gunter Narr Verlag, 2001, pp. 19-53. Je n'ai pas pu, malheureusement, me procurer un article dont la lecture m'aurait assurément été profitable : « L'énonciation et la personne de l'orateur dans le texte dramatique. Les mœurs oratoires dans le théâtre de Racine : application à *Andromaque* », *Pouvoir et dire : actes du Colloque d'Albi Langages et Signification*, Toulouse, Université Toulouse le Mirail, 1982, pp. 268-294.
- (7) Seigneur, que faites-vous, et que dira la Grèce ?
Faut-il qu'un si grand Cœur montre tant de faiblesse ?
Voulez-vous qu'un dessein si beau, si généreux,
Passe pour le transport d'un Esprit amoureux ?
[...]
Non, non, d'un Ennemi respecter la Misère,
Sauver des Malheureux, rendre un Fils à sa Mère,
De cent Peuples pour lui combattre la rigueur
Sans me faire payer son salut de mon Cœur,
Malgré moi s'il le faut, lui donner un asile,
Seigneur, voilà des soins dignes du Fils d'Achille.
(I, 4, 297-310)

L'expression « faire payer », qui souligne la bassesse du marché proposé est particulièrement violente.

- (8) Et pourquoi vos soupirs seraient-ils repoussés ?
Aurait-elle [Hermione] oublié vos services passés ?
Troie, Hector, contre vous révoltent-ils son Âme ?
Aux cendres d'un Époux doit-elle enfin sa flamme ?
Et quel Époux encore ! Ah souvenir cruel !
Sa mort seule a rendu votre Père immortel.

Il doit au sang d'Hector tout l'éclat de ses armes,
Et vous n'êtes tous deux connus que par mes larmes.
(I, 4, 355-362)

- (9) Hélas ! Il mourra donc. Il n'a pour sa défense,
Que les pleurs de sa Mère, et que son Innocence.
Et peut-être après tout, en l'état où je suis,
Sa mort avancera la fin de mes ennuis.
Je prolongeais pour lui ma vie, et ma misère ;
Mais enfin sur ses pas j'irai revoir son Père.
Ainsi tous trois, Seigneur, par vos soins réunis,
Nos Cœurs...

PYRRHUS.

Allez, Madame, allez voir votre Fils.

Peut-être, en le voyant, votre amour plus timide

Ne prendra pas toujours sa Colère pour guide.

(I, 4, 373-382)

- (10) « Hé quoi ! Votre courroux n'a-t-il pas eu son cours ? » (311) Cette répétition suggère sans doute que le jeu et le ton de l'actrice devait exprimer la colère autant et davantage que la douleur, les exclamations « hélas ! » ou « Ah souvenir cruel » étant au moins aussi offensives qu'élégiaques.

- (11) Tu l'as vu comme elle m'a traité.

Je pensais, en voyant sa tendresse alarmée,

Que son Fils me la dût renvoyer désarmée.

J'allais voir le succès de ses embrassements :

Je n'ai trouvé que pleurs mêlés d'emportements.

Sa misère l'aigrit. Et, toujours plus farouche,

Cent fois le nom d'Hector est sorti de sa bouche.

Vainement à son Fils j'assurais mon secours :

« C'est Hector, (disait-elle en l'embrassant toujours ;)

Voilà ses yeux, sa bouche, et déjà son audace ;

C'est lui-même, c'est toi, cher Époux, que j'embrasse. »

Et quelle est sa pensée ? Attend-elle en ce jour

Que je lui laisse un Fils pour nourrir son amour ?

(II, 5, 652-660)

- (12) Je vois ce qui la flatte.

Sa beauté la rassure ; et, malgré mon courroux,

L'Orgueilleuse m'attend encore à ses genoux.

Je la verrais aux miens, Phoenix, d'un œil tranquille.

[...]

Viens voir tous ses attraits, Phoenix, humiliés.

(II, 5, 658-661 et 683)

- (13) Moi, l'aimer ? Une Ingrate

Qui me hait d'autant plus que mon amour la flatte ?

Sans Parents, sans Amis, sans espoir que sur moi,

Je puis perdre son Fils ; peut-être je le dois.

Étrangère... que dis-je ? Esclave dans l'Épire,

Je lui donne son Fils, mon Âme, mon Empire ;

Et je ne puis gagner dans son perfide Cœur

D'autre rang que celui de son Persécuteur ?

Non, non, je l'ai juré, ma vengeance est certaine :

Il faut bien une fois justifier sa haine.

J'abandonne son Fils. Que de pleurs vont couler !

De quel nom sa douleur me va-t-elle appeler !

Quel spectacle pour elle aujourd'hui se dispose !

Elle en mourra, Phoenix, et j'en serai la cause.

C'est lui mettre moi-même un poignard dans le sein.

(II, 5, 689-703)

- (14) Ah ! Si du Fils d'Hector la perte était jurée,

Pourquoi d'un an entier l'avons-nous différée ?

Dans le sein de Priam n'a-t-on pu l'immoler ?

Sous tant de Morts, sous Troie, il fallait l'accabler.

Tout était juste alors : la Vieillesse et l'Enfance

En vain sur leur faiblesse, appuyaient leur défense

La Victoire et la Nuit, plus cruelles que nous,

Nous excitaient au meurtre, et confondaient nos coups.

Mon courroux aux Vaincus ne fut que trop sévère.

Mais que ma Cruauté survive à ma Colère ?

Que, malgré la pitié dont je me sens saisir,

Dans le sang d'un Enfant je me baigne à loisir ?

Non, Seigneur. Que les Grecs cherchent quelque autre Proie ;

Qu'ils poursuivent ailleurs ce qui reste de Troie.

De mes inimitiés le cours est achevé,

L'Épire sauvera ce que Troie a sauvé.

(I, 2, 205-220)

- (15) Cf. la définition concise et éclairante donnée par Francis GOYET : « Le lieu se définit comme une sorte

d'argument. Plus exactement, il est un argument *type*, avec tout ce que le mot *type* supposait comme théorie de l'imitation." (*ibid.*, p. ??), ou celle de A. KIBÉDI VARGA, "Les lieux et la rhétorique classique", p. 102, (in *Biblio* 17, n° 54, 1990, pp. 101-112) : "Le lieu est *un terrain d'entente stratégiquement* choisi".

- (16) Cicéron, *De l'invention*, I, 107. Traduction de l'équipe de l'Université Catholique de Louvain, qui gère le site *Bibliotheca Classica Selecta* (http://agoraclass.fltr.ucl.ac.be/concordances/cicero_de_inuentione_01/lecture/55.htm) : « Le premier lieu qu'on emploie pour exciter la commisération oppose notre prospérité passée à notre malheur présent. »
- (17) Francis GOYET, *op. cit.*, p. ? . Un peu plus loin, F. Goyet écrit que « Bref, on a en général l'équivalence suivante : un lieu = un argument = un " moment " de tirade = une période = quatre alexandrins au minimum. » Mon analyse dégage souvent des lieux qui ne s'étendent pas sur plus de deux ou trois vers. Ou c'est l'indice de mon incapacité à bien repérer les périodes, ou plutôt, comme je le crois et l'espère, c'est la marque du caractère pressé d'Andromaque, qui veut tout dire sans prendre le temps de vraiment développer, ce qui pourrait être une des causes de son échec.
- (18) Dieux ! Ne puis-je à ma joie abandonner mon âme ? (III, 3, 862)
- (19) Aristote, *Rhétorique*, II, 8, 3, in Aristote : *Poétique et Rhétorique*, traduction entièrement nouvelle d'après les dernières recensions du texte par Ch. Emile Ruelle, Bibliothécaire à la bibliothèque Sainte-Geneviève. Librairie Garnier Frères, collection "Chefs d'œuvres de la littérature grecque", 1922. Œuvre numérisée par J. P. MURCIA, site de Philippe REMACLE : <http://remacle.org/bloodwolf/philosophes/Aristote/tablerheto.htm>.
- (20) Cicéron, *De inventione*, I, 107 : « Le second, embrassant plusieurs époques différentes, montre de quels maux nous avons été, nous sommes et nous serons les victimes. »
- (21) C'est ainsi qu'elle envisage d'abord Andromaque :
 Allons. N'envions plus son indigne conquête ;
 Que sur lui sa Captive étende son pouvoir.
 Fuyons... [...]
 Rendons-lui les tourments qu'elle me fait souffrir ;
 Qu'elle le perde, ou bien qu'il la fasse périr.
 (II, 1, 434-436, 447-448))
 Cléone la contredit immédiatement (449-455). Dans toute la pièce, Cléone plaint Andromaque et s'efforce de détourner la colère d'Hermione sur Pyrrhus lui-même, contribuant ainsi au dénouement. De la même façon, la suivante d'Andromaque se montre assez vite favorable à Pyrrhus et pèse sur la décision de sa maîtresse.
- (22) Cicéron, *De inventione*, I, 108 : « Par le septième, l'orateur applique à l'auditeur sa propre infortune; il le supplie de se rappeler, en le voyant, le souvenir de ses enfants, de ses parents, de ceux qui doivent lui être chers. »
- (23) Cicéron, *De inventione*, I, 108 : « Le sixième montre que nous sommes tombés dans le malheur au

moment où nous nous y attendions le moins, et que nous avons été précipités dans cet abîme de maux quand nous nous bercions d'un vain espoir de bonheur. [...] Le dixième expose notre pauvreté, notre faiblesse, notre isolement.»

- (24) II, 1, 447.
- (25) V, 2, 1485-1492.
- (26) Le raisonnement entier serait le suivant : J'ai intercédé auprès d'Hector qui m'aimait pour sauver votre mère, et vous pouvez sur Pyrrhus qui vous aime autant que je le pouvais sur Hector, (or tout service mérite salaire, donc vous devez, par reconnaissance, sauver mon enfant menacé comme l'était votre mère). Sans être trop sûre de moi, je dirais que ce raisonnement est proche de l'« enthymème » puisqu'il m'apparaît comme un syllogisme tronqué de sa majeure et de la conclusion qui en découle logiquement. Cf. par exemple l'indication que donne Arnauld : « nul enthymème ne conclut qu'en vertu d'une proposition sous-entenduë, & qui par conséquent doit être dans l'esprit quoy qu'elle ne soit pas exprimée. » (Antoine Arnauld, Pierre Nicole, *La Logique ou l'art de penser* [...], Ch. Savreuf, Guignart, 1662, p. 220. Ou encore F. de La Mothe Le Vayer : « L'Enthymème est une façon d'argumenter, où l'on supprime une des propositions du Syllogisme » (*Œuvres*, tome I, 1662, p. 928).
- (27) Cicéron, *De Inventione*, I, 109 : « Le quatorzième lieu emploie l'obsécration : par des prières, par un langage humble et soumis, nous implorons la pitié des auditeurs. Dans le quinzième, nous prouvons que nous nous plaignons moins de notre infortune que de celle des personnes qui nous sont chères. »
- (28) J'apprends, que pour ravir son enfance au Supplice
Andromaque trompa l'ingénieux Ulysse,
Tandis qu'un autre Enfant, arraché de ses bras,
Sous le nom de son Fils fut conduit au trépas.
(I, 1, 73-76)
- (29) D'après mes comptes, entre les vers 265 et 380, sur 51 vers, on ne trouve que 5 « je » (9,8%) et 12 (23, 5%), pronoms ou adjectifs possessifs de la première personne, soit un total de 17 (33,3%) contre 11 (32, 3%) et 13 (38,2%), soit un total de 24 (70,5%) sur 34 vers, dont deux « moi » fortement accentués en fin d'hémistiche, entre les vers 905 et 950 : plus du triple de « je » et plus du double de première personne, donc..
- (30) II, 2, 554-560 et IV, 5, 1363 et suiv.
- (31) Cicéron, *De inventione*, I, 109 : « Dans le seizième, nous nous montrons sensibles pour les autres, mais supérieurs à tous les malheurs qui fondent sur nous; notre cœur est et sera inaccessible à l'abattement, à la faiblesse; et cette fermeté ne se démentira jamais : car souvent le courage et la grandeur d'âme, qui s'expriment avec noblesse et dignité, savent mieux nous attendre que l'humiliation et les prières. » Francis Goyet montre l'exploitation complexe de ce lieu dans *Athalie*, à propos de Joad.
- (32) Les dictionnaires de l'époque montrent bien le caractère concret de ce terme, expression physique d'une passion, dont l'amour est toujours cité comme exemple. Le dictionnaire de l'Académie française définit ainsi le nom : « Respiration plus forte & plus longue qu'à l'ordinaire, causée souvent par quelque

passion, comme l'amour, la tristesse, &c. » et le verbe : « *Soupirer*, signifie quelquefois, Desirer, rechercher avec passion. »

- (33) cf. Forestier, p. 1360, note 1 de la page 230.
- (34) Le soin de mon repos me fit troubler le leur ? (IV, 1, 1084).
- (35) Andromaque m'arrache un cœur qu'elle déteste.
L'un par l'autre entraînés, nous courons à l'Autel
Nous jurer, malgré nous, un amour immortel.
(IV, 5, 1306-1308)
- (36) Cicéron, *De inventione*, I, 107 : « Le quatrième lieu fait connaître les affronts, les humiliations, les traitements déshonorants et indignes de notre âge, de notre naissance, de notre fortune, de nos honneurs passés, de nos bienfaits, que nous avons soufferts, ou dont nous sommes menacés. »
- (37) « 短い、陳腐とも言える二千語たらずの語彙でデリケートな感情の襞（ひだ）まで描きだす。『アンドロマック』のなかのヒロイン、エルミオーヌが、心変わりした恋人ピュリュスに訴える哀切きわまりない女心のこの一句、この見事な省略のテクニク！ Je t'aimais inconstant. qu'aurais-je fait fidèle? (“定年からのフランス留学”（日本放送出版協会、1991年））。
- (38) II, 3, 609-612
- (39) I, 2, 182-184 ; 233-236.
- (40) Cicéron, *De inventione*, I, 108 : « Le sixième montre que nous sommes tombés dans le malheur au moment où nous nous y attendions le moins, et que nous avons été précipités dans cet abîme de maux quand nous nous bercions d'un vain espoir de bonheur. »
- (41) Cf. ce passage : « vous verrez qu'elle a imaginé qu'on pouvait avoir de la tendresse pour trois causes différentes : ou pour une grande estime, ou par reconnaissance, ou par inclination; et c'est ce qui l'a obligée à établir ces trois villes de Tendre sur trois rivières qui portent ces trois noms et de faire aussi trois routes différentes pour y aller. Si bien que comme on dit Cumes sur la mer d'Ionie et Cumes sur la mer Thyrrène, elle fait qu'on dit Tendre-sur-Inclination, Tendre-sur-Estime, et Tendre-sur-Reconnaissance. » *Clélie, Histoire romaine*, Paris, 1656, t. I p. 399.
- (42) pour aller à Tendre-sur-Estime, il n'en est pas de même, car Clélie a ingénieusement mis autant de villages qu'il y a de petites et de grandes choses qui peuvent contribuer à faire naître par estime cette tendresse dont elle entend parler. [...] Ensuite, pour faire un plus grand progrès dans cette route, vous voyez *Sincérité, Grand Cœur, Probité, Générosité, Respect, Exactitude, Bonté*, qui est tout contre Tendre, pour faire connaître qu'il ne peut y avoir de véritable estime sans bonté et qu'on ne peut arriver à Tendre de ce côté-là sans avoir cette précieuse qualité. [...] Mais, madame, comme il n'y a point de chemins où l'on ne se puisse égarer, Clélie a fait, comme vous le pouvez voir, que ceux qui sont à *Nouvelle-Amitié* prenaient un peu plus à droite ou un peu plus à gauche, ils s'égareraient aussitôt; [...] De l'autre côté, si, au partir de *Nouvelle-Amitié*, on prenait un peu trop à gauche et qu'on allât à Indiscrétion, à Perfidie, à Orgueil, à Médisance ou à Méchanceté, au lieu de se trouver à *Tendre-sur-Reconnaissance*, on se trouverait à la mer d'Inimitié où tous les vaisseaux font naufrage et qui, par

l'agitation de ses vagues, convient sans doute fort juste avec cette impétueuse passion que Clélie veut représenter.

- (43) Non, non, d'un Ennemi respecter la Misère,
Sauver des Malheureux, rendre un Fils à sa Mère,
De cent Peuples pour lui combattre la rigueur
Sans me faire payer son salut de mon Cœur,
Malgré moi s'il le faut, lui donner un asile :
Seigneur, voilà des soins dignes du Fils d'Achille. (I, 4, 305-310)
- (44) Hypothèse corroborée par une remarque de Louis Racine : « Andromaque en s'adressant à Hector, trouve le secret d'avouer devant Pyrrhus des sentimens qui doivent le flatter, parce qu'au même moment, elle en demande pardon à Hector » (*op. cit.*, p. 182).
- (45) Ne vous souvient-il plus, Seigneur, quel fut Hector ?
Nos Peuples affaiblis s'en souviennent encor.
Son nom seul fait frémir nos Veuves et nos Filles ;
Et dans toute la Grèce, il n'est point de Familles
Qui ne demandent compte à ce malheureux Fils
D'un Père ou d'un Époux qu'Hector leur a ravis.
Et qui sait ce qu'un jour ce Fils peut entreprendre ?
(I, 2, 155-161)
- (46) IV, 3, 1161-1167 et V, 2, 1485-1492.
- (47) Florence GOYET, *Penser sans concepts : fonction de l'épopée guerrière*, Iliade, Chandon de Roland, Hôgen et Heiji monogatari, Honoré Champion, 2006. Les conclusions sur Hector sont résumées pp. 213-215.
- (48) Francis GOYET, *Les audaces de la prudence. Littérature et politique aux XVIe et XVIIe siècles*, éditions Classiques Garnier, 2009, p. 81. Voir pp 80-84 : ce qui garantit la qualité du jugement du Prince.
- (49) ANDROMAQUE.
Quoi ! Je lui donnerais Pyrrhus pour successeur ?
CÉPHISE.
Ainsi le veut son Fils, que les Grecs vous ravissent.
Pensez-vous qu'après tout ses Mânes en rougissent ?
Qu'il méprisât, Madame, un Roi victorieux
Qui vous fait remonter au rang de vos Aïeux,
Qui foule aux pieds pour vous vos Vainqueurs en colère,
Qui ne se souvient plus qu'Achille était son Père,
Qui dément ses Exploits et les rends superflus ?
(III, 8, 988-995)
- (50) Cf. les notes écrites par Racine en marge de ce passage. Cf *op. cit.*, tome II, p. 718.

- (51) Hélas ! On ne craint point qu'il venge un jour son Père ;
On craint qu'il n'essuyât les larmes de sa Mère.
Il m'aurait tenu lieu d'un Père et d'un Époux ; (I, 4, 278-280)
- (52) O ma chère Céphise,
Ce n'est point avec toi que mon cœur se déguise.
[...]
Mais j'ai cru qu'à mon tour tu me connaissais mieux.
Quoi donc ? as-tu pensé qu'Andromaque infidèle
Pût trahir un Époux qui croit revivre en elle
(IV, 1, 1077-1082)
- (53) Cf. Forestier, *op. cit.*, p. 1325.
- (54) Racine, *op. cit.*, p. 298.
- (55) Louis Racine, *op. cit.*, pp. 115-116 et p. 193.
- (56) La Fontaine, *Recueil De Poesies Chrestiennes Et Diverses*, Le Petit, 1671, tome 3, pp. 230-234.